

Et puis, laissez-moi vous dire toute ma pensée : il y a anguille sous roche. Ce petit Buies ne fait pas innocemment ce métier. Il doit y avoir là dedans quelque combinaison satanique de Cartier et Macdonald, ces deux personnalités du machiavélisme canadien. Si les bruits qui circulent sont vrais le budget dit des *fonds secrets* ne serait pas étranger à la fondation du nouveau journal de l'auteur de *La Lanterne*. Le parti de l'indépendance, déjà considérable, a puisé dans la conquête de M. Galt une nouvelle force qui mettrait en danger et le Cabinet Fédéral et la Confédération. Le seul moyen de conjurer le mal, d'abattre l'ennemi, c'était de mettre au rang des soldats actifs de l'idée nouvelle des hommes qui ont le talent de détourner et de détourner le public des principes qu'ils ont mission de répandre. Buies était là, en disponibilité, pouvait-on mieux choisir ?

Tous les amis de l'indépendance et de l'annexion, et ils sont nombreux comme les sables du désert et les vagues de la mer, déplorent et maudiront avec moi cette nouvelle infamie des Conservateurs, qui fait de Buies le porte-drapeau de notre parti.

Je vous prie d'insérer dans votre journal si respectable, si impartial ces quelques réflexions patriotiques de

Votre etc., etc.

JULES NADAR.

Montréal, 14 mars 1870.

Nous reproduisons avec plaisir les lignes suivantes écrites par un homme de cœur à l'adresse de M. Benjamin Sulte dont le talent et le caractère si noble et si dévoué excitent tant de sympathie chez tous ceux qui le connaissent.

L'origine littéraire de M. Sulte, ses premiers débuts dans le monde poétique me semblent d'un intérêt vraiment touchant. Né d'une brave famille, mais déshérité du côté de la fortune, son enfance reçut les rudes caresses de la pauvreté. Ce fut l'âme main de ce guide austère qui lui fit faire les premiers pas dans la vie. Sa mère, restée veuve encore jeune, n'avait pas dans la modeste comptoir où il gagnait sa part du pain de l'autre moyen de subsistance qu'un petit commerce. C'est derrière le modeste comptoir où il gagnait sa part du pain de la famille, que notre poète s'est formé lui-même, qu'il a étudié, qu'il s'est élevé à la hauteur de la jeunesse la plus intelligente de notre pays; c'est à la lueur de sa lampe studieuse que l'ange de la poésie lui est apparu, et que, sentant l'inspiration venir, il a dit lui aussi :

Le bon Dieu me dit chante,  
Chante, pauvre petit.....

Il a chanté pour obéir à la voix intérieure, et pour donner du pain à sa mère. Voilà l'origine des Laurentiennes. Après cela le livre n'est-il qu'un pâle mérite poétique, ne serait-ce pas un devoir pour la critique de l'accueillir avec une religieuse bienveillance ?

#### CHRONIQUE DE ROME.

(Préparée pour la Minerve.)

Notre correspondant nous écrit à la date du 23 février : On vous a parlé il y a quelque temps de la visite dont a voulu nous honorer Lord Denbeigh. Voici en quels termes le noble catholique rend compte de cette visite dans une lettre adressée au *Weekly Register* de Londres :

"Je suis allé l'autre soir au Cercle Canadien, et je ne puis exprimer l'admiration que j'ai ressentie en voyant un si beau corps de jeunes gens venus de l'autre côté de l'Atlantique pour servir la cause de la religion et de la justice contre la révolution et le brigandage. Il y a maintenant à Rome 350 Canadiens; 90 d'entre eux vont bientôt retourner dans leur foyer, ayant terminé leur engagement. Monsieur Moreau, leur aumônier, est un homme rempli d'un saint zèle, et tout dévoué aux intérêts de ceux qui lui sont confiés. J'étais content de trouver ces hommes qui sont tous descendants de colons français animés des sentiments les plus chauds et d'un attachement vraiment loyal pour l'Angleterre. Pour me prouver cet attachement, ils ont chanté en chœur le "God save the Queen," et j'ai été charmé d'entendre un de leurs prélats me dire que leurs sentiments d'attachement et de loyauté pour l'Angleterre s'étaient augmentés depuis leur départ du Canada. Je n'ai jamais vu un groupe d'hommes d'un type plus beau, possédant tout ce qu'on peut désirer chez un soldat. J'apprends que les autorités militaires sont aussi fières d'eux qu'eux le sont de nos compatriotes....."

#### SCIENCE.

(MÉDECINE.)

Suite.

Si on a vraiment suivi ce traitement, je ne dirai pas exclusivement, mais seulement d'une manière générale, je ne suis pas surpris des mauvais résultats qu'on a obtenus. Car messieurs, ne l'oubliez pas, il ne faut pas toujours employer le traitement antiphlogistique dans toutes les maladies inflammatoires, même dès leur début; ce traitement doit être modifié par un grand nombre de circonstances; et c'est surtout dans un hôpital où il est dangereux de l'employer sans discernement, parce que les malades ne s'y rendent bien souvent qu'après plusieurs jours de maladie, et que leur constitution est généralement affaiblie par le travail, la misère ou les excès; ainsi encore une fois, si on a employé ce traitement-là en Europe, on a commis une grave erreur, mais ce n'est pas la science qui est en défaut, ce sont les médecins.

D'ailleurs il ne peut pas être satisfaisant pour qui que ce soit, d'adopter soit le traitement antiphlogistique, soit la médecine expectante, seulement sur des statistiques, parce que l'une ou l'autre de ces méthodes paraît être suivie de meilleurs résultats; il faut que l'esprit cherche et découvre les raisons pourqu'un traitement réussit mieux que l'autre.

Il est impossible que je puisse entrer dans l'examen de toutes les causes de l'inflammation de ses différentes modifications ainsi que des traitements à adopter dans chaque cas. Je me bornerai à des considérations générales, appuyant un peu plus fortement sur les causes et le traitement de ce qu'on appelle une inflammation franche, celle où la circulation joue le principal rôle. Dans une inflammation franche, la première fonction affectée est celle de la circulation; le dérangement qui survient alors chez elle est donc la cause immédiate de la maladie. La maladie ne commence pas toujours de la même manière; le premier symptôme est quelquefois une congestion dans une partie quelconque du corps, d'autrefois c'est l'accélération de la circulation, la congestion ne vient qu'après, puis ensuite la stagnation, l'effusion, la formation du pus, le tout accompagné de douleur, rougeur et tuméfaction. Si la partie est sans importance et a peu d'étendue, la maladie peut parcourir toutes ses phases sans que le système général en

soffre. Mais si l'inflammation est considérable, et surtout si elle a attaqué un organe important, alors tous les autres organes deviennent plus ou moins affectés, leurs fonctions s'altèrent, le système nerveux surexcité par la douleur, par l'irritation, réagit sur le cœur, augmente encore le nombre et la force de ses pulsations, la peau devient sèche brûlante; soit intense, perte d'appétit, constipation, urine rouge et en petite quantité, intelligence confuse, délire, en un mot fièvre et désordre général. Si la congestion envahit la plus grande partie de l'organe de sorte qu'il ne puisse pas remplir ses fonctions, la mort peut arriver alors à la première période de la maladie; d'autrefois au contraire la maladie parcourt toutes ses phases, et la mort n'a lieu qu'à la désorganisation de l'organe.

La cause de la maladie étant une surabondance, une trop grande quantité de sang, soit dans tout le système, soit dans une autre partie du corps, il me semble que la seule chose que nous ayons à faire, et que nous devons nous hâter de faire, c'est d'ôter ce surplus de sang, c'est d'en débarrasser l'organe qui le contredit, afin que la guérison ait lieu aussi vite que possible, avant qu'il n'y ait aucun injure faite à l'organe.

Quant aux moyens à notre disposition pour obtenir ce résultat, il y en a plusieurs; le plus expéditif, c'est la saignée, soit locale soit générale. Et Bennett lui-même nous dit qu'une saignée locale est suivie parfois des meilleurs résultats. Pourquoi une saignée locale peut elle amener la guérison, parce que vous dégorgez les vaisseaux, vous ôtez la surabondance de sang qui n'agissait que comme un corps étranger, une cause irritante; les parties se trouvant alors à leur état naturel, reprennent leurs fonctions. Quant à la quantité de sang à ôter, ceci dépend de la plus ou moins grande congestion qui existe, il faut tout simplement ôter ce qu'il y a de trop; si vous n'en ôtez pas assez, vous n'obtenez aucun effet, les vaisseaux demeurent congestionnés, tout reste dans le même état, et la maladie suit son cours. Je suppose maintenant qu'au lieu d'une petite inflammation locale, vous ayez une inflammation considérable d'un organe important, profondément situé avec fièvre générale intense; croyez vous que la petite quantité de sang que vous pouvez tirer localement, suffira pour dégorger l'organe congestionné; surtout si la circulation demeure aussi rapide, si le cœur par ses contractions répétées continue à lui envoyer deux fois plus de sang qu'il lui en faut? Non seulement donc il faut ôter du sang, mais on doit encore absolument restreindre l'action du cœur; et on ne peut le faire dans ces cas là, que par une saignée générale. L'effet obtenu est tellement prompt, tellement bienfaisant, que Bennett lui-même, sans comprendre toute fois comment une saignée générale agit, ne peut s'empêcher de la recommander. Voici ce qu'il dit à la page 117. *By diminishing perhaps the tension of the whole vascular system, a moderate bleeding causes much relief, and may still be employed as a palliative, in cases where no great debility exists.* Oui, la tension générale du système vasculaire est diminuée, mais de quelle manière? d'abord en partie par la quantité de sang ôté, ensuite parce que l'action du cerveau de tout le système nerveux est considérablement diminuée par la perte de sang, et comme c'est principalement cette surexcitation du système nerveux qui trouble l'action du cœur, et tous les autres organes en un mot, il s'en suit donc qu'ils sont tous dans un espèce d'affaiblissement momentané; par manque de ce stimulant vous devenez plus mou, plus compressible, ses battements sont moins fréquents, la peau se couvre d'une sueur abondante, la douleur diminue, les vaisseaux se vident, le cerveau devient plus libre, le malade en un mot éprouve un bien-être général; et peu après s'il y avait eu constipation, les intestins agissent, les urines deviennent plus abondantes, et tout rentre dans l'ordre. Voilà ce que vous remarquerez lorsque vous donnerez une saignée à propos.

Mais, dit-on, en ôtant du sang, vous affaiblissez l'organe malade et tout le système, vous les privez de ce qui doit les nourrir, les supporter, leur donner la force de réparer le mal fait par la maladie. Est-il vrai qu'une saignée puisse produire ces effets? Oui, si vous ôtez trop de sang ou si vous saignez mal à propos, et quelquefois il faut une bien petite perte de sang pour causer la mort. Si vous saignez indistinctement dans toutes les maladies inflammatoires seulement parce que ce sont des inflammations, vous serez malheureusement déçus dans vos espérances, et tôt ou tard, il vous arrivera de dire comme un certain médecin.—"Moi, dit-il, je ne saigne plus, parce que je suis trop malchanceux, tous mes malades meurent." Il y a des règles à suivre dans ces circonstances-là, et que vous devez connaître si vous voulez être vraiment médecin.

Ces règles vous guideront, vous enseigneront quand vous devez saigner, la quantité de sang que vous devez ôter; en les suivant, vous ne serez jamais exposé d'arrêter l'absorption, la guérison, en détruisant la vitalité des organes. Et en passant, je vous dirai que le caractère le plus important qui devra vous mettre sur la bonne route, c'est l'état du pouls. Le cœur vous indiquera toujours la somme de vitalité dont jouit votre malade, par sa vitesse ou sa lenteur, sa régularité ou son irrégularité, sa force ou sa faiblesse, etc. Sentinelle avancée, s'il n'est pas toujours le premier atteint, c'est toujours lui qui fait connaître l'état de l'organisme, l'impression qu'une maladie fait sur la constitution, c'est l'organe le plus sensible, il est pour le règne animal ce que la sensitive est pour le règne végétal. Il faut donc que vous connaissiez absolument les différents caractères du pouls; sans cela vous ne pourrez jamais former une opinion certaine, faire un choix satisfaisant entre deux traitements différents. Il ne faut pas non plus se faire une fausse idée de la faiblesse produite par la perte d'une certaine quantité de sang; voyez la perte de sang considérable qui survient quelquefois après une blessure faite par accident; voyez ces abondantes hémorragies utérines, qui mettent des personnes à deux doigts de la mort, cependant au bout de 15 jours, trois semaines, leurs forces sont complètement revenues. S'il y a danger de diminuer la vitalité de l'organe par la saignée, est-ce que ce danger n'existe pas même quand on ne saigne pas? Il faut, dit-on, que l'organe conserve assez de force pour réparer l'injure faite par la maladie; mais croit-on qu'après qu'une congestion aura duré plusieurs jours, suivie ensuite par la formation d'un abcès, avec désorganisation d'une partie de la substance même de l'organe, croit-on que la vitalité de l'organe sera alors bien grande, et qu'il pourra facilement réparer, non pas tout, mais une partie du mal fait par la maladie? Puis après ces demi-guérisons, croyez-vous que l'organe reprendra son ancienne vigueur? il demeure incomplet, ayant perdu une partie de sa substance, ses fonctions par conséquent ne seront plus aussi parfaites; la partie saine qui reste ayant à remplir une somme d'ouvrage plus considérable, s'usera plus vite; de plus, l'individu demeurera plus ou moins faible durant toute sa vie.

La nécessité de saigner lorsqu'il y a inflammation nous paraîtra encore plus évidente si l'on considère dans quel état

se trouve parfois le système sanguin lorsqu'il n'y a pas inflammation. La quantité de sang n'est pas la même chez tous les individus, ainsi voici deux hommes de même âge, même stature si vous le voulez; l'un est pâle, maigre, faible, ses veines paraissent à peine, son pouls est vite, petit, faible, filiforme; l'autre, au contraire, a de l'embonpoint, ses veines sont gonflées, les plus petits vaisseaux paraissent même remplis de sang, son pouls est plein, dur; il n'est pas besoin d'être médecin pour voir que le premier n'a pas la quantité suffisante de sang, et que le second en a plus qu'il lui en faut.

A continuer.

#### FAITS DIVERS.

Les principaux marchands de la division centre de Montréal ont adressé une lettre à M. Workman, leur député aux Communes, pour le prier de s'intéresser à l'exportation de la monnaie d'argent américaine dont la dépréciation cause tant d'embaras et de perte au commerce et au pays entier.

"On dit que les arbitres provinciaux sont parvenus à connaître le montant exact de la dette des deux Canadas envers la Puissance. Ce montant serait d'environ dix-sept millions de piastres, ce qui laisserait pour la part du Bas-Canada à peu près 7 millions de piastres, au lieu de deux millions et demi ainsi que l'on s'y attendait. Telle est la rumeur, et ce résultat cause un certain malaise parmi les députés bas-canadiens."

Une proposition de censure contre le ministère de la Nouvelle-Ecosse a été repoussée à l'unanimité moins trois voix dans l'assemblée législative.

Nous apprenons que l'on signe en ce moment un mémoire au gouverneur général demandant que le Pont Victoria soit ouvert aux convois de toutes les compagnies de chemin de fer qui voudront établir des débarcadères à Montréal.

Les officiers en loi de la Couronne en Angleterre ont déclaré que l'esprit et la lettre de l'acte impérial garantissant l'emprunt du chemin de fer intercolonial avaient été violés par le fait de l'emploi du produit de l'emprunt au paiement des dettes du Canada.

Un homme à Wystic, Conn., a payé à l'Etat une piastre, parce qu'il avait appelé un de ses voisins "une tête de mouton maudite."

On a découvert à Toronto les signes évidents d'une horrible tragédie. Un homme du nom de Frank Purdy, employé comme cocher chez M. Stollery, a été trouvé mort dans une écurie, et au grenier de cette écurie, on a découvert sa femme dans le même état. La veille on a vu le mari dans un état d'ivresse complet.

Sa figure baignait dans une mare de sang qui s'était congelé et qui probablement l'avait suffoqué. Il n'y a aucune marque de violence sur la femme, mais les traits de la figure ont subi des contorsions effrayantes et elle a la langue presque entièrement coupée.

Le Père Smarius de la Compagnie de Jésus est mort à Chicago le 1er mars courant. Il était né en Hollande en 1823 et exerçait depuis 1841 aux Etats-Unis le ministère apostolique. La population catholique de Montréal a gardé sans doute le souvenir de l'éloquence entraînant et des sermons savants de ce célèbre prédicateur.

Un journal du soir, sur la foi d'un correspondant de Chicago, nous apprend que les féniciens sont à se recruter en cette ville, et lorsqu'ils seront au nombre de 3 ou 400, ils se proposent de faire une descente sur le territoire de la Rivière Rouge. Plusieurs compagnies sont déjà à l'exercice, et le grand chef O'Neil est à recueillir les armes nécessaires pour les futurs conquérants. On aurait déjà jeté les bases de la nouvelle république Irlandaise. En arrivant au Fort Garry, le général O'Neil, à la tête de son armée, déclarera la guerre et se préparera à l'attaque. Ce qui embarrasserait le plus le général-en-chef serait de transporter les provisions nécessaires à son armée.

Le Prince Arthur vient de présenter à la corporation de la cité d'Ottawa, un portrait magnifique lithographié et encadré, avec demande de le placer dans l'Hôtel-de-Ville comme témoignage de la haute appréciation qu'il fait de l'hospitalité avec laquelle il a été reçu par les citoyens de la capitale durant le séjour qu'il y a fait.—*L'Ordre*.

La Société St. Patrick de cette ville est à adopter des mesures pour obtenir la mise en liberté des prisonniers féniciens détenus à Kingston depuis l'invasion de 1866. Elle vient d'inviter toutes les sociétés irlandaises du Canada à envoyer au gouvernement des pétitions demandant le pardon des prisonniers attendu que la loi a été suffisamment vengée.

Plusieurs de ces prisonniers ont été condamnés à un emprisonnement de vingt années.

UN TRIPLE SUICIDE AU MEXIQUE.—La matinée du 25 janvier, dit la *Civilization* de Guadalajara, a été une matinée d'horreur et d'épouvante pour notre ville.

Dans le quartier de San Francisco surtout, l'émotion était profonde, et l'on ne parlait d'autre chose que de la fin tragique de la famille Favre, dont on venait d'apprendre le triple suicide commis depuis plusieurs jours.

La foule se pressait autour de la maison où avait eu lieu cet horrible événement. Quelques agents de police montaient la garde sur le seuil; les portes et les fenêtres étaient toutes grandes ouvertes et une odeur fétide remplissait la rue.

La police avait été avertie que la maison habitée par la famille Favre ne s'était pas ouverte depuis cinq jours et qu'il s'en échappait une odeur insupportable. Des agents s'étant rendus au lieu indiqué, enfoncèrent les portes et trouvèrent les cadavres des malheureux qui, dans la nuit du 20, avaient mis fin à leurs jours par le plus horrible des suicides. Ils étaient vêtus décentement et même avec une certaine élégance. Ces infortunés s'étaient vêtus expressément pour mourir, et ils avaient pris des habits de deuil comme pour faire leurs adieux à la vie.

Les cadavres des deux sœurs étaient étendus côte à côte sur le même lit. Sur un second lit se trouvait celui de leur frère.

Un chien appartenant à la famille fut trouvé mort en compagnie de ses maîtres.

Le suicide a eu lieu par asphyxie, et quand la police arriva, les cadavres étaient en putréfaction complète. La famille Favre était suisse ou d'origine suisse. Son chef, qui jouissait d'une honnête aisance dans la capitale de la république, perdit toute sa fortune dans une faillite. A la suite de cette catastrophe, cette malheureuse famille était venue se fixer à Guadalajara, où elle vivait à force de travail, mais de la façon la plus précaire.